

Par Ainhoa Jean-Calmettes
publié le 6 sept. 2013 sur *Mouvement.net*

Vampire – écrivain

Mikaël Hirsch

Avec les hommes de Mikaël Hirsch, paru aux éditions Intervalles, n'est pas qu'une tendre fable sur les ratés. En faisant jouer la narration contre le narrateur, il ouvre la vaste question des rapports entre la littérature et la vie.

On lit *Avec les hommes* d'une traite. Un peu ensorcelé par le bruissement des phrases. Ces phrases qui chuchotent comme les vagues qu'on imagine résonner à travers les fenêtres du café brestois dans lequel se déroule la quasi-totalité de l'action. En refermant le livre, légèrement sonné du voyage, on retombe sur le titre. *Avec les hommes*. Pourquoi ? Ne vient-on pas de lire les épanchements autobiographiques, destinés au stylo d'un vieil ami écrivain, d'un homme seul justement ? Un homme qui peine à se confronter à l'autre ? Qui, de la cour de normal sup' au kibboutz israélien n'a jamais vécu la communauté qu'à travers l'exclusion ? Et loin des clichés de la communion immédiate du coup de foudre, n'a connu l'amour qu'à travers un long processus d'apprivoisement mutuel.

Cette question de « l'être avec » n'est pas seulement celle de ce Paul qui se raconte. Dans le miroir qui se constitue, au fil de la conversation, entre ces vieux amis que tout semble opposer, elle devient aussi celle du narrateur-écrivain. Homme de lettres, il a voué son existence à la littérature aux dépens de toute vie affective, « *comprenant en fin de compte que l'écriture est incompatible avec la vie* ». Impossible pourtant de réduire le titre à une antiphrase. Ce serait trahir ce livre qui – s'il se laisse aller à des considérations parfois désabusées – ne bascule jamais dans l'amer.

Le narrateur est de mauvaise foi, et la lecture révèle progressivement son hypocrisie. Tour de force, *Avec les hommes* joue contre le personnage qui aime à nous faire croire qu'il est l'auteur du livre que nous tenons entre nos mains. En opposant la littérature et la vie, le narrateur se cherche des excuses. Car l'écriture ne le sépare pas de l'autre, elle l'en rapproche. Plus, elle est son seul pont vers lui. C'est uniquement en écoutant Paul, c'est-à-dire en le transformant petit à petit en personnage, qu'il cesse de le considérer comme un raté. Les sentiments et les questions d'autrui deviennent siennes. Il éprouve de la compassion. Se remet en question. Ce changement le prouve, une réelle interaction a enfin eu lieu.

L'intrigue de *Avec les hommes* vient elle-même faire mentir les propos du personnage écrivain. Paul ne viendrait pas raconter ses souvenirs au narrateur s'il n'avait l'espoir que de devenir personnage lui rendrait la vie qu'il est sur le point de perdre. Si « *les écrivains sont des vampires* », ils ont besoin de ce nourrir de sang chaud, directement à la gorge de la vie. Pas d'opposition entre la littérature et la vie donc. Une frontière bien moins impénétrable que l'on veut le penser surtout. Puisque « *La réalité devient fiction dès lors qu'on la rapporte* ».

Mikaël Hirsch, *Avec les hommes*, éditions Intervalles, 121 pages, 16 €.